

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 29 SEPTEMBRE 1888

SOMMAIRE

Entre nous, par Léon Famelart.—Sir Hector Langevin, par Stanislas Co.é.—Episode de la guerre 1870-71.—Poésie : Aimons-nous.—Étymologie.—Une chasse au lion.—Science amusante.—Une page d'histoire Acadienne.—Récitation de la famille.—Feuilletons.

GRAVURES : Sir, Hector Langevin.—Janville : épisode de la guerre de 1870.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

CINQUANTE-QUATRIÈME TIRAGE

Le cinquante-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de septembre), aura lieu SAMEDI, le 6 OCTOBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



L'AIR ambiant est saturé de propos et d'échos électoraux.

Parmi ceux qui ont résonné le plus fortement à mes oreilles, j'ai sténographié le suivant. Il est bref, mais typique :

« Pif ! paf !... tzin ! vlan !... »

— Quésaco ?
C'est une escarmouche : « Pif ! paf !... » c'est une gifle et un coup de poing ; « Tzin ! vlan !... » c'est un va-te-laver et trente-six mille chandelles.

Celui qui a donné a reçu ; celui qui a reçu a donné. Sur quoi, chacun est parti satisfait.

L'histoire finit moins tragiquement que la suivante, reproduite par Victor Hugo, dans *Les Misérables*, et que je donne ici pour l'agrément des grands-papas qui ont des petites filles à amuser :

Un coup de bâton est arrivé. C'est Polichinelle qui l'a donné.
Une dame est venue et a mis Polichinelle en prison.

. A l'heure où paraîtront ces lignes, la voix du peuple aura prononcé son arrêt. M. Chose sera élu et M. Machin sera blackboulé. Il sera donc inutile, puisque la farce sera jouée, de prêter celui-ci ou celui-là ; mais quelques remarques au sujet des manœuvres employées dans la campagne électorale ne seront pas hors de saison.

Je ne veux pas dire un mot des deux ex-candidats, afin d'éviter d'être traité de politicien. Je ne m'occuperai—et d'une façon générale, encore—que de leurs satellites.

Car, comme autour de certaines planètes principales tournent des planètes secondaires, quelques personnalités plus ou moins importantes et attrayantes effectuent leur mouvement rotatif autour des candidats, avec cette différence, toutefois, que les premières ne produisent aucun bruit perceptible, tandis que les seconds font un tapage d'enfer pour attirer sur eux l'attention du public.

M. Chose, satellite du candidat X, ayant trouvé un défaut à la cuirasse du candidat Y, en profite et essaie de le transpercer.

Alors, M. Machin, partisan d'Y, prend M. Chose à parti et enlève, sans aucun ménagement, les voiles qui couvrent sa vie privée.

Sur ce, M. Chose déshabilite M. Machin. Après quoi, les peccadilles de chacun étant révélées, on s'attaque à coups d'invectives. Il n'est plus question des candidats ; l'élection est oubliée ; toute l'attention se tourne vers les personnages qui gravitent autour des aspirants à la représentation.

On ne fait plus de polémique : on se lance des aménités à la façon de la mère Angot.

Je vous demande un peu, lecteurs qui avez du bon sens, si ces braillards ne feraient pas mieux de rester dans l'ombre ? Que nous importe qu'ils aient donné de ci, de là, des coups de canif dans le Code ? S'ils tiennent à se disputer et à nous faire connaître leurs actions, qu'ils attendent donc que la lutte électorale soit terminée.

Il ne devrait jamais y avoir dans l'arène que les intéressés. Qu'on nous fasse connaître leur vie à ceux-là ; qu'on nous raconte tout ce qu'ils ont dit ou fait, c'est parfait : avant de leur accorder notre confiance, nous pouvons aimer à connaître leurs antécédents ; mais nous n'avons nullement besoin de savoir si ceux qui les admirent ont mené une vie exemplaire ou condamnable.

. Ouf !... Entre nous, il est inutile de dissimuler. Je vous dirai donc franchement que j'ai le oreilles rebattues de ces histoires électorales. Conséquemment, je serais au comble de la satisfaction si je pouvais trouver une tangente pour m'échapper de ce cercle où chacun se débat, où quelques-uns vivent avec plus ou moins de prestance.

Aussi bien y a-t-il des morceaux de faits intéressants dont je pourrais vous entretenir.

Le pain et les boulangers (rien du brav' général) par exemple ; n'est-ce pas un sujet plus appétissant que les élections ? Que celui-ci ou celui-là ait remporté la palme, que les rouges ou les bleus chantent victoire, qu'importe ?

Faudra toujours du pain ;
On n'se pass'ra pas d'boulangers !

comme dit la chanson.

Exception faite pour les pensionnaires du gouvernement hébergés à l'hôtel Payette, à St-Vincent de Paul et autres résidences, tout le monde est intéressé dans la question.

Or, les boulangers viennent d'augmenter le pain de 2 cents par six livres, en prévision de la rareté future du blé.

C'est un peu trop se hâter, il faut en convenir, et m'est avis que le gouvernement mériterait des éloges s'il daignait s'occuper, quand il sera en mesure de le faire, du prix de la panification.

Ce prix ne devrait pas être laissé à la discrétion des boulangers ; un tarif officiel devrait leur être imposé, avec amende pour ceux qui s'en éloigneraient.

Ma foi, je n'ignore pas que je m'expose grandement en réclamant une telle mesure ; je sais que, si le tonnerre n'était pas un monopole, les boulangers m'auraient bientôt foudroyé... Mais il faut bien qu'un homme courageux se dévoue pour le bien de l'humanité.

Nos frères de la vieille France ont vu, eux aussi, les boulangers augmenter le prix du pain ; mais ils sont dans une situation pire que la nôtre. Ils sont obligés, déjà, de faire appel au blé d'Ouedessa et d'Amérique.

. Qui est le coupable dans cette affaire ? C'est la pluie. On ne songe pas, en France, à mettre la rareté du blé sur le dos de Boulanger ou de Floquet, et nous ne pouvons, ici, accuser ni sir John ni Mercier. C'est malheureux, car

en ces temps d'élections, ce serait un argument d'une puissance irrésistible.

Mais si l'on a admis sans ergoter, de l'autre côté de l'Océan, que la rareté du blé provenait de l'abondance de la pluie, on a voulu, au moins, connaître les causes d'une saison aussi larmoyante.

Chacun a émis son opinion. *Tot capita, tot sensus* :

Les uns ont attribué une grande influence aux taches du soleil ; mais il paraît que le disque de l'astre en question était sans tache, et l'accusation a été renvoyée, faute de preuve.

Un savant a inculpé la lune qui, par ses déplacements, « fait descendre ou monter en latitude les courants pluvieux. »

Enfin, beaucoup de personnes ont prétendu que le son des cloches, le bruit du canon, étaient la cause de tout le malheur. On a rappelé, à cette occasion, qu'il y a eu en juillet : « la fête nationale, les manœuvres alpines, le voyage présidentiel, les manœuvres navales italiennes et anglaises, le voyage de l'empereur d'Allemagne ; la fête religieuse du 900e anniversaire du christianisme en Russie, etc., etc. »

Dans ces fêtes ou manœuvres, ajoute un journal parisien, il a été tiré un grand nombre de coups de canon et les cloches ont sonné presque continuellement.

Eh bien ! voulez-vous que je vous dise ?... Tout ça, c'est des bêtises ! Car enfin, il a plu énormément au Canada, et les cloches n'ont pas sonné plus que de coutume. Quand au canon, à part celui de Joe Vincent et ceux de la fanfare Gilmore, nous n'en avons guère entendu tonner.

S'il m'était permis, après les explications savantes que j'ai citées, de donner mon humble avis, je dirais qu'il est inutile de chercher si loin pour trouver la véritable cause... et j'incriminerais incontinent les... Italiens et les mendiants de nos rues, qui détonnent du matin au soir.

On connaît le pouvoir merveilleux de la musique ; on sait qu'au son de sa lyre, Amphion fit marcher les pierres et bâtit les murs de Thèbes ; aussi bien, il est avéré que certaines personnes ont le don d'attirer la pluie par leur chant.

Mon explication est au moins aussi plausible que celles des savants. Ceci dit, n'en parlons plus. La question est touchée.

. Et cependant, ma conscience n'est pas tranquille... je crains d'avoir calomnié les Italiens !

Pauvres Italiens, pauvres boucs émissaires du Canada ; le fardeau d'iniquités dont on charge leurs épaules est pourtant assez pesant !... On les a en horreur, on maudit leurs orgues de barbarie...

Eh bien ! on a tort. Loin de moi la prétention de vouloir vous persuader que le son de ces caisses musicales est d'une suavité sans pareille. Je veux simplement vous prier de considérer que ces instruments sont les outils, les gagne-pain de toute une classe de pauvres diables qui ne feraient rien de bon sans doute, si l'on s'avisait d'imposer silence à leurs manivelles.

Il serait beaucoup plus convenable de sévir, et avec la plus grande rigueur, contre les innombrables pianos dont une foule de tapoteurs se servent pour briser le tympan ou fendre le crâne aux innocents citoyens, à l'heure où les orgues de barbarie se sont tus.

Le piano ne nous laisse aucun répit ; c'est un tyran qui s'introduit partout et qui nous impose quotidiennement, à chaque heure du jour et durant une grande partie de la nuit, son agaçant tapage...

Ah ! si j'étais le gouvernement, comme je flanquerais rapidement une taxe d'une dizaine de piastres sur chacun de ces instruments de supplice !

Car enfin, le piano, comme le chien, est un objet de luxe dont on peut parfaitement se passer, et puisque cet instrument horripilant est beaucoup plus encombrant, plus coûteux et plus bruyant que le chien, il ne serait que juste de le taxer davantage.

—Mais, me dira-t-on, pour certaines personnes, le piano est aussi un gagne-pain...

Il est vrai... Mais, je vous le demande, citoyens : Réclameriez-vous la protection du gouvernement

d'e
Ca
et
18
Ur
il
dér
Tri
dép
pay
tio
la
pen
affa
der
E
con
Que
Geo
con
et
inél
Il
fédé
à l'o
un
dien
autr
inté
sole
mun
Il
sant
nous
lève
avai
unq
fran
mon
gevis
qui r
vinc
vant
que l
ditio
point
les m